

L'Abbaye Notre-Dame la Profonde et les deux premières abbesses

Pour comprendre l'importance et le développement de l'abbaye royale Notre-Dame la Profonde, sous les carolingiens, il est très utile de considérer les origines familiales, religieuses et politiques de la fondatrice sainte Salaberge et de sa fille Anstrude, les deux premières abbesses de cet antique monastère.

Salaberge est issue d'une des plus grandes familles d'Austrasie (1), qui compte parmi ses membres un certain nombre de maires du palais très influents. Ayant pour ancêtre Sigebert, roi de Cologne, proche parent de Clovis, Salaberge est alliée aux dynasties mérovingiennes régnantes en même temps qu'étroitement liée à la famille des pippinides, puisqu'elle est cousine germaine du grand-père du futur Pépin d'Herstal. L'étude de la généalogie de cette femme nous montre en effet que Clodéric le parricide (car il avait assassiné son père Sigebert) avait eu un fils Mondéric, l'arrière grand-père de notre Salaberge. Ce Mondéric, tué par le roi Thierry en 534, avait eu au moins deux enfants dont la descendance nous intéresse au plus haut chef, un fils Gondulphe, grand-père de Salaberge, et une fille dont nous ignorons le prénom, mais épouse de Monmolin, comte de Soissons, et mère d'un certain Baudégise (mort en 588), père du célèbre et très glorieux saint Arnould de Metz. C'est dans cette branche des descendants de la comtesse Monmolin de Soissons, qu'il faut rechercher, malgré certaines obscurités (2) la parenté qui unit cette comtesse avec la noble famille franque d'Anthaire, grand officier de la cour mérovingienne, conseiller de Thierry II, qui vit généralement dans sa belle villa de Sancy le Cheminot (canton de Vailly) où il reçoit Colomban, le grand saint irlandais, à la demande de son commensal Chagneric de Meaux, dont la fille Burgondofara et le fils Chagnoald seront tous deux moniale et moine colombaniens.

Le petit-fils de la comtesse Monmolin de Soissons, Arnould est élevé près de Liège dans la Hesbaye, donc en Austrasie, par son grand-oncle Gondulphe, frère de sa grand-mère et grand-père de Salaberge. Gondulphe est maire du palais de Theodebert II, à l'époque où il sert de précepteur à Arnould avant de devenir en 600 évêque de Tongres, mais auparavant marié il a deux fils Gandoin, le père de Salaberge, et Wulfoad, maire du palais d'Austrasie sous Childeric et Dagobert II.

Arnould, cousin issu germain de Salaberge, a, comme son grand-oncle, contracté mariage avant d'entrer dans les ordres et a eu un fils Ansegisel qui épouse Begga, la fille de Pépin de Landen ou Pépin le Vieux, maire du palais de Sigebert III.

Par ce mariage, Arnould est le grand-père du duc Martin et de son frère Pépin d'Herstal, l'arrière grand-père de Charles Martel, donc l'ancêtre direct de Charlemagne.

La famille de Salaberge est non seulement alliée étroitement par les liens du sang aux pippinides, mais aussi directement intéressée politiquement à la réussite des maires du palais d'Austrasie. Salaberge et sa fille Anstrude, à cause de ses attaches familiales, vont se révéler de fidèles alliées des pippinides, dans la lutte que soutiennent ces maires du palais d'Austrasie pour s'emparer du pouvoir royal et éliminer les rois mérovingiens.

Gandoin, le père de Salaberge, est duc de l'Ornois, seigneur de Toul, ses possessions s'étendent dans le Bassigny, le Bole-nois, la Haute-Marne avec Rismel, Clefmont, Aigremont, Enfonvelles, toutes localités proches de Langres ; il possède également des biens près de Saint-Mihiel, la terre d'Estival dans les Vosges et quelques localités en Alsace. Il vit, soit à Gondrecourt dans l'Ornois, où Salaberge va naître vers 614, soit à Meuse, près de Langres, où il offre l'hospitalité à Saint Eustaise, deuxième abbé de Luxeuil, et successeur de saint Colomban, qui bénit la jeune Salaberge malade avant de regagner son monastère (3).

Mariée très jeune au seigneur Richramne, vers 628, Salaberge se trouve veuve deux mois plus tard. Elle songe alors très sérieusement à se faire religieuse au monastère double colombanien de Remiremont fondé vers 620 par saint Romaric et où, vers 626, son cousin saint Arnould de Metz est venu se retirer (4). Dans ce monastère, les moniales sous l'autorité d'une abbesse, s'en remettent pour la direction générale de la maison aux moines venus de Luxeuil, mais appliquent pour elles-mêmes la règle colombanienne écrite et enseignée par Walbert le futur troisième abbé de Luxeuil et par Cagnoald, cet homme issu d'une riche famille de Meaux, parente et amie d'Anthaire de Sancy le Cheminot et qui est devenu abbé de Saint-Vincent de Laon et évêque de cette ville entre 620 et 633. Si Salaberge, toute jeune veuve, ne peut embrasser la vie religieuse, sa formation spirituelle et ses inspirations, de même que la future implantation de son monastère à Laon ne sont que l'aboutissement logique de rapports de parenté et d'amitié spirituels contractés dans sa famille avec les colombaniens. Salaberge veuve doit cependant « se soumettre au Conseil des grands officiers d'Austrasie » et, « pour éviter la colère du roi, rapportent les vita, se remarier, contrainte et forcée, au seigneur Boson-Blandin », duc d'Austrasie à Metz, conseiller du roi Dagobert I^{er} et, sans doute, comte de Laon. (Certaines vita appellent Salaberge comtesse de Laon) (5).

Boson-Blandin apparaît comme un pieux personnage tout occupé à combattre les pratiques païennes, qui pullulent, en pourchassant les druides dans leurs sanctuaires, en christianisant les lieux de culte, bâtissant églises et monastères et en les dédiant à saint Martin, ce thaumaturge du IV^e siècle

(il serait le fondateur du monastère de Mont-Blandin, près de Gand, des églises de Bouzemont, Bouzonville près de Toul, Bazoncourt dans les Vosges, ou Bosonviller dans la Sarre). Salaberge fonde aussi diverses églises, mais elle les dédie à Notre-Dame à Gondrecourt et à Sion. Plus tard, son arrivée à Laon, où elle fonde une abbaye Notre-Dame, coïncide, nous l'avons vu, avec l'extirpation des pratiques païennes à l'intérieur de la forteresse laonnoise. Ces deux époux sont pendant les quinze années de leur mariage d'ardents propagandistes du christianisme (6).

Longtemps sans enfant, Salaberge vint au tombeau de saint Rémi à Reims pour obtenir la fécondité, c'est au cours de ce voyage qu'elle fit connaissance de l'archevêque de Reims et d'Attole son frère, le futur évêque de Laon qui l'accueillera en cette ville quelques années plus tard.

A son retour, Salaberge met au monde successivement trois filles, Saretrude, Ebane, Anstrude, deux fils, Eustaise et Baudoin. Blandin-Boson permet alors à sa femme de se faire religieuse comme elle l'avait toujours désiré.

Salaberge fonde une maison sur les frontières de l'Austrasie au sud, près de Langres, à 60 kilomètres de Luxeuil, sans doute à Meuse. Mais, étant donné l'insécurité du temps, trois ans plus tard, Salaberge, au consentement d'Attole, évêque de Laon et ami de Dagobert II, se réfugie à Laon, « cette place la plus forte de France, tant à cause de sa situation qu'au soin que l'on avait de la bien garder. La vita décrit cette forteresse comme possédant un rempart puissant ne pouvant être rompu par les ennemis en cas de siège, à cause de la nature du lieu et de sa situation au sommet d'un rocher. Dans les temps anciens, jamais les Barbares qui l'ont assiégée n'ont pu en venir à bout, ne pouvant faire approcher les machines de guerre des fortifications à cause de l'implantation de ces dernières au droit des pentes abruptes. Alimentée à ses portes par des fontaines jaillissant perpétuellement, elle possède l'eau nécessaire à ses habitants, aux troupeaux et aux chevaux » (7).

L'évêque Attole cède alors à Salaberge un emplacement libre à l'intérieur de l'enceinte romaine, entre la porte Royée à l'est et une poterne à l'ouest, pour y fonder le nouveau monastère. Salaberge fait construire près des bâtiments conventuels, sept églises en souvenir des sept églises de l'Apocalypse et selon d'antiques usages irlandais, importés sans doute de Syrie, lors de la christianisation de l'île des saints (8).

L'église majeure est dédiée à Notre-Dame, Salaberge ayant toujours affectionné de mettre ses fondations sous la protection de la mère de Dieu. Pour différencier ce monument de la cathédrale, elle aussi consacrée à Notre-Dame, et à cause de la déclivité du terrain sur lequel elle est bâtie, on l'appelle Notre-Dame la Profonde. Incendiée lors de la Commune en 1112, la vénérable église sera rebâtie plus tard en style gothique

par les bénédictins qui ont pris la suite colombanienne, au XII^e siècle. En partie détruite et comblée par les ligueurs lors du siège de Laon par Henri IV pour empêcher les troupes royales de pénétrer dans la forteresse par les fenêtres de cette église, on aperçoit encore les soubassements de sa nef au sud dont les fenêtres entre des contreforts sont arasées et bouchées (face au temple protestant).

Une deuxième église très importante, orientée de l'est à l'ouest, (à la hauteur du bâtiment en ciment armé des bureaux de la Préfecture) a existé jusqu'à la Révolution. Incendiée également lors de la Commune, elle avait été rebâtie en fin 13^e siècle et un fragment de son portail central, échappé aux destructions, a été démonté et remonté dans le jardin particulier de Monsieur le Préfet. Elle était dédiée aux prophètes et patriarches et en particulier à saint-Jean-Baptiste. A cause de son importance et de sa beauté, son nom a supplanté au XII^e siècle celui de Notre-Dame la Profonde pour désigner tout le monastère, qui s'appela alors communément abbaye Saint-Jean de la Cité.

La troisième église bâtie à droite du chœur de celle de Saint-Jean, fut dédiée à saint Pierre et les apôtres, incendiée également en 1112, elle fut également reconstruite peu après ; sous l'abbatit de Salaberge elle était réservée aux moines colombaniens vivant près des religieuses.

La quatrième église s'appelait Sainte-Croix, elle était juste à l'entrée du monastère, « pour protéger la maison par sa vertu et en écarter les démons » (9), nous dit encore Hermann au début du XII^e siècle. Mais l'entrée de l'abbaye et l'église Sainte-Croix étaient situées à l'est, face au palais carolingien contre la porte Royée, et non, comme on serait tenté de le croire, à l'emplacement de la porte actuelle de la Préfecture.

La cinquième église était consacrée à Saint-Michel et aux Saints anges, le long de l'enceinte nord du monastère qui bordait une rue allant de la ruelle Pinson à la poterne Sanc Michel.

La sixième église était dédiée à Saint-Aspre, évêque de Toul, en souvenir de l'origine de Salaberge. Transformée au XII^e siècle par les bénédictins en pressoir, elle se trouvait sur l'emplacement de la salle du conseil général.

Enfin la septième église était consacrée à Sainte-Marie-Madeleine, c'était un oratoire à gauche du portail de l'église Saint-Jean et fut dédiée en 1341 à Saint-Floccel (10).

Salaberge a d'ailleurs créé ces sept églises avec la volonté déterminée d'établir dans son monastère la « laus perennis », la louange perpétuelle ; des équipes de religieuses se relayant nuit et jour pour glorifier Dieu sans cesse. Cette louange perpétuelle, introduite en Bourgogne au VI^e siècle, apparaît d'abord à Notre-Dame de Laon et à Notre-Dame de Soissons bien avant d'être adoptée dans les autres monastères colombaniens, comme Jouarre, Faremoutiers ou Luxeuil (11).

Les premiers pas de l'abbaye de Salaberge se firent sous la directive du troisième abbé de Luxeuil, Walbert, qui « dirigea dans les provinces de la Gaule une armée de moines et un essaim de filles pieuses » (12). La *vita* nous montre Walbert visitant la maison de Laon et en profitant pour y faire un miracle, les religieuses se désolant de ne pouvoir lui offrir à boire, le tonneau de cervoise étant vide, faute d'orge, ce dernier se remplit miraculeusement (13).

La règle suivie à Laon était naturellement cette règle écrite par Chagnoald, abbé de Saint-Vincent et évêque de Laon de concert avec Walbert, alors tout jeune, pour Burgondofara l'abbesse de Faremoutiers vers 630. C'était une règle encore toute empreinte de la pensée de saint Colomban, quoique Walbert, nous voyons gardée à Laon la prescription, aux la vie communautaire en y introduisant quelques modifications prises dans la règle de saint Benoît. Cependant, caractéristique de la règle des vierges, écrite autrefois par Chagnoald et Walbert, nous voyons gardée à Laon la prescription aux moniales, de la confession trois fois par jour à leur abbesse des manquements à la règle (14). Salaberge avec la louange perpétuelle professait comme d'ailleurs l'avait prescrit saint Colomban, que rien ne devait être préféré à l'office divin. Aux heures, on récitait en commun 36 psaumes pendant le jour et 12 aux nocturnes en semaine, 75 psaumes les samedis et dimanches. Le travail manuel avait lieu de 9 h. 15 à 14 h. 30 et en carême, se prolongeait jusqu'à 16 heures. Il consistait à carder la laine, battre le lin, filer, tisser, faire du savon, laver le linge, fabriquer de la cervoise avec de l'orge, du froment ou de l'orge. Le lever se faisait à 5 heures ; un seul repas par jour généralement avant none, après none, les mercredis et vendredis ; pas de viande, mais du poisson, des légumes, œufs et lait écrémé. Tout ceci se pratiquait dans l'obéissance et le silence. La lecture se faisait en commun deux heures et demie le matin en hiver, deux heures l'été ainsi que le soir. Le travail intellectuel et la copie de manuscrits étaient considérés comme une prière et un sacrifice. Il est d'ailleurs assez émouvant de savoir que le plus ancien manuscrit que possède encore la Bibliothèque de Laon est justement le livre des roues d'Isidore de Séville, en écriture mérovingienne de Laon, exécuté par une copiste du nom de Dulcia (15), moniale en ce monastère au début du VIII^e siècle. L'obituaire nous montre Salaberge versée dans la science divine, assidue aux vigiles, oraisons et jeûnes (16). La *vita* d'Anstrude nous présente également la deuxième abbesse comme ne prenant aucune nourriture ni boisson, si ce n'est une seule refection par jour après avoir chanté les psaumes avec les hymnes et cantiques spirituels à l'heure de none, excepté les jours de fêtes comme la Nativité et le saint jour de Pâques. Ce détail nous montre donc qu'encore sous Anstrude, la règle de Colomban était observée dans son ascétique rigueur. La *vita* faisant l'éloge d'Anstrude n'oublie pas également de nous la montrer vivant

la règle, « chaste, sobre, attentive aux jeûnes, assidue aux oraisons et vigiles, religieuse dans la conversation, joyeuse dans la vie monastique, calme dans les réprimandes, large dans les aumônes, hospitalière envers les pèlerins pauvres, visitant les prisons, se préoccupant des veuves et des orphelins, visitant les malades, remettant la paix dans la discorde et ensevelissant les morts » (17).

Le monastère, dès l'abbatiate de Salaberge est double, comme à Faremoutiers ou Jouarre. Des moines venus de Luxeuil assurent le service des messes et la distribution des sacrements mais aussi protègent de leur présence la vie des religieuses en ces temps troublés. Là encore, les vita et l'obituaire de la cathédrale nous donnent des renseignements précieux sur ces hommes dont ils nous révèlent quelques noms. C'est d'abord un certain Landfredus qui fait office de jardinier, faisant pousser les salades et triant les graines potagères (18) sur le conseil de Salaberge. Puis vient un Leudin Bodon, propre frère de Salaberge, marié dans sa jeunesse, sa femme Odile étant moniale à Laon. Il vit au monastère jusqu'en 664, date à laquelle il devient évêque de Toul jusqu'à sa mort, le 28 Juin 679.

Le père de Salaberge, Gandoin, est venu aussi rejoindre sa fille ici, où il décèdera le 30 Octobre 656, 38 jours après Salaberge, morte le 22 Septembre de la même année. Boson, le mari de Salaberge, finit sa vie comme moine en notre abbaye le 7 Mai 685, il porte le titre d'archidiacre et se préoccupe de pourvoir l'abbaye en poisson un jour de pénurie (19).

Les fils de Salaberge se retrouvent là aussi, Eustaise morte très jeune, puis Baudoin, qui, avec le titre d'archidiacre, est chargé de défendre les affaires temporelles de l'abbaye et y trouvera la mort. Il est intéressant de noter d'ailleurs qu'il est très difficile de déterminer la condition précise de l'élément masculin, puisque pour deux d'entre eux, les vita ne les appellent pas moines, mais archidiacres.

Si Saretrude et Ebane sont mortes en bas âge, Anstrude, elle, est arrivée à Laon, accompagnée par deux moines de Luxeuil. Sur la fin de sa vie, Salaberge a donc regroupé sa famille dans l'enceinte du monastère de Laon, à l'exception de son frère Fulculphe Bodon, qui, resté dans la vie laïque, est possesseur de l'Ornois et de l'Alsace ; il concède d'ailleurs avec réticences et difficultés à l'abbaye des biens à Saint-Mihiel et à Vaucouleurs appartenant primitivement à Salaberge.

A la mort de Salaberge, Anstrude, sa fille, âgée de vingt ans, est élue abbesse « selon le désir de sa mère, la volonté de l'évêque de Laon, le consentement du roi (20) d'Austrasie qui est Childébert l'adopté » de son vrai nom Grimault, fils de Pépin de Landen, beau-frère d'Ansegisel, le cousin de Salaberge, adopté par le roi Sigebert III ; c'est l'époque des luttes acharnées que se livrent les dynasties mérovingiennes entre elles, rois de Neustrie et rois d'Austrasie et leurs maires

du palais respectifs. Laon apparaît alors le bastion avancé des austrasiens face aux neustriens. Dans ces combats sans merci, les enfants de Salaberge sont de fidèles partisans des maires du palais d'Austrasie, les pippinides, leurs cousins.

Pépin de Landen a réussi, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, à faire adopter son fils Grimault par Sigebert III, roi d'Austrasie, jusqu'alors resté sans descendance sous le nom de Childebert l'adopté (21). Si ce Grimault réussit peu de temps après à faire exiler en Irlande, Dagobert, l'enfant de Sigebert III, né malencontreusement après cette adoption, il n'échappe pas à Clovis II, roi de Neustrie, qui l'emprisonne à Paris. A la mort de Clovis II, les maires du palais d'Austrasie se trouvent en présence des trois fils de Clovis II et de la reine Bathilde : Clotaire III, roi de Neustrie, et dont le maire du palais est le fameux Ebroïn, Childeric II qui s'empare du trône d'Austrasie, Grimault étant mort en prison, et Thierry III que ses frères ont emprisonné à Saint-Denis. Childeric II est assassiné à Chelles en 675, Dagobert II rentré d'Irlande, est à son tour assassiné à Woëvre en 679. Thierry III qui s'est libéré de prison après la mort de ses frères Clovis III et Childeric II s'attaque aux maires du palais austrasien, les pippinides, les ducs Martin et Pépin d'Herstal, les neveux de Grimault et les fils de Begga et d'Ansegisel qui ont tenté de s'emparer de la royauté d'Austrasie et c'est la tragique année 680.

Ebroïn patrouille dans toute la campagne laonnoise et s'est emparé, pour le donner à ses officiers, du beau domaine de Cohartille (l'île de Gohar, près de Froïdmont) qui appartient au monastère de Laon. Baudoin s'étant interposé, il est attiré à Ardon dans un guet-apens et assassiné près de la fontaine qui portera son nom. Anstrude, à la mort de son frère, crie un planctus douloureux (conservé dans un lectionnaire de Laon), devinant que les neustriens ont fait disparaître le plus réel de ses défenseurs (22).

Les événements se précipitent. Le roi Thierry III, avec Ebroïn, attaque les maires du palais austrasien, les ducs Pépin et Martin, et les défont à Lucofao, (sans doute dans les Ardennes, le lieu de la bataille étant discuté) Pépin et Martin ne trouvent le salut que dans la fuite, Pépin vers le Nord, Martin, dans la ville de Laon, bien close de ses fortes murailles (23), où il a, en la personne de sa cousine Anstrude, une amie fidèle. Le continuateur de Grégoire de Tours Fredégaire raconte alors la ruse d'Ebroïn qui s'est installé en la villa d'Ercri (Saint-Erme), afin de s'emparer de Martin et le faire mourir. Il envoie à Laon deux messagers, Agilbert, évêque de Paris, et Rieul, archevêque de Reims, faisant serment sur des reliquaires de laisser la vie sauve à Martin, s'il sort de Laon pour rencontrer Ebroïn. Martin dupé, quitte la forteresse avec ses soldats et ses amis pour aller à Ercri ; mais, au pied de la montagne, il est abattu avec les siens sur l'ordre d'Ebroïn, qui, pour se justifier, annonce à qui veut l'entendre que, les

châsses ayant été préalablement vidées de leurs reliques, les évêques n'ont point fait de faux serments. Un fragment de l'histoire des maires du palais, provenant de l'abbaye de Fleury, précise, lui aussi, que Martin trouva la mort au pied de la montagne de Laon.

Ebroïn, avec le roi Thierry, « pénètre militairement dans la ville de Laon privée de ses officiers », sachant que l'abbesse de l'abbaye Notre-Dame est la parente et l'amie des maires austrasiens, il se dirige immédiatement « vers l'abbaye comme un loup rapace et en fureur, injurie la moniale qui lui tient tête. Agilbert, l'évêque de Paris, homme de bien, dit la chronique, s'interpose alors, et pour détourner la colère du neustrien, ordonne aux moniales de psalmodier à haute voix. Lorsque les soldats et les comtes, qui entourent Ebroïn, entendent les chants, ils sont assez interloqués et se reculent effrayés lorsque quelques-uns rapportent que la petite tour de l'église est entourée d'éclairs » (24).

Cet Agilbert, évêque de Paris, qui avait juré que Martin aurait la vie sauve, et qui essaya de détourner la colère d'Ebroïn, est le frère de Telchilde et Agilberte, les deux premières abbesses de Jouarre et, par leur père Anthaire de Sancy les Cheminots, cousin de Salaberge et Anstrude (sans doute par leur grand-tante la comtesse Monmollin de Soissons). A Jouarre est encore dans la crypte mérovingienne le tombeau fameux de notre Agilbert (25).

Mais, revenu de sa frayeur, Ebroïn, qui n'a pas désarmé, envoie un de ses officiers, Chariveus, pour faire périr Anstrude. Le soldat pénètre dans l'abbaye et, épée dégainée, poursuit l'abbesse qui se réfugie dans l'église et s'agenouille, attendant la mort, au pied de l'autel. L'homme, alors, n'ose la frapper et même lui demande un pardon qu'Anstrude lui accorde sur le champ. Le lendemain Chariveus meurt mystérieusement et son corps étant abandonné sur la voie publique, Anstrude ordonne de le faire enterrer chrétiennement. Il est très probable qu'Ebroïn, n'ayant pas réussi cette fois encore à se débarrasser d'Anstrude, fit exécuter l'officier désobéissant (26).

Mais après tant d'assassinats, Ebroïn, à son tour, est exécuté. Une vigne laonnoise dans l'obituaire du XII^e siècle de la Cathédrale (27) s'appelait vigne Ebroïn, sans qu'on puisse, à l'heure actuelle, en identifier l'endroit ; elle rappelait les événements tragiques de l'année 680. Le successeur d'Ebroïn, Waratton, maire du palais du roi Thierry III de Neustrie, passe un traité avec les pippinides et leur restitue Laon ; mais certains seigneurs neustriens, dont le propre fils de Waratton, n'appréciaient guère cette restitution et décident de reprendre les hostilités. Ils attaquent près de Namur les austrasiens, qui à nouveau vaincus, ne trouvent encore une fois leur salut que dans la fuite. C'est alors qu'un grand austrasien, Gislehard, trouve, lui aussi, refuge à Laon ; Gilimer l'y poursuit et pénètre avec ses soldats une nuit dans la ville endormie, sans avoir éveillé l'attention des gardes, en dressant des échelles le long

de la muraille. Mais Gislehard réveillé par le tumulte des soldats qui le recherchent et mettent tout à sac, et grâce à la complicité de ses amis laonnois, réussit à s'échapper à temps en se glissant le long du rempart au moyen d'une corde. Gilimer ne trouvant pas l'austrasien et, supputant que le monastère Notre-Dame n'est sans doute pas étranger à cette disparition, pénètre de force dans cette pieuse maison, injuriant l'abbesse et l'accusant de cacher celui qu'il cherche. S'étant emparé des clés, il fait fouiller l'abbaye de fonds en comble, sans résultat. Le lendemain, furieux de n'avoir pu s'emparer du fugitif, il se dirige à nouveau vers l'abbaye pour une deuxième fouille, lorsqu'il meurt subitement devant la porte du monastère. Anstrude ordonne de faire enterrer son ennemi chrétiennement (28).

En 687, la situation se renverse au profit des Austrasiens. Waratton est mort peu de temps après Gilimer ; Pépin d'Herstal, ayant battu Thierry III à Tertry, près de Saint-Quentin, s'empare du pouvoir, ne laissant au mérovingien que le titre de roi.

La forteresse de Laon a, pendant l'occupation neustrienne, été durement traitée, et sans doute pour mater le monastère Notre-Dame qui montre trop de sympathie aux austrasiens, le roi Thierry III a fait élever au siège de Laon, vers 681, un évêque, Madalgaire, qui lui est dévoué. Celui-ci essaie alors de faire passer sous son autorité le monastère avec ses biens ; Anstrude fait front et résiste. Aussitôt la victoire des Austrasiens, elle dépêche à son cousin Pépin, son parent Wulfoad, vraisemblablement le fils ou le petit-fils de ce maire du palais d'Austrasie, ce Wulfoad, oncle de Salaberge, afin de se plaindre des entreprises de l'évêque de Laon (29). Si Wulfoad était moine à l'abbaye Notre-Dame, sa présence à Laon s'expliquerait tout naturellement. Pépin envoie alors son fils Grimoald enquêter à Laon et signifier à Madalgaire de cesser immédiatement toutes vexations à l'égard d'Anstrude et de son monastère et lui dénie tout droit de juridiction sur l'abbaye (30). A cause de cela, à partir de cette date, l'évêque de Laon, s'il bénit l'abbesse, n'a plus jamais eu aucun droit de juridiction sur le monastère. Deux cents ans environ plus tard, Charles le Chauve, fondant le monastère de Notre-Dame à Compiègne pour lui assurer l'immunité, rappellera que cette nouvelle maison va jouir du même statut que le monastère de Prüm, fondé par Pépin, et de celui de Notre-Dame de Laon. Notre monastère Notre-Dame la Profonde est donc pour les carolingiens, une vénérable maison qu'ils aiment et protègent d'autant plus qu'ils se souviennent, avec vénération, des deux premières abbesses qui sont leurs parentes et leurs alliées (31).

Dans le psautier de la reine Emma, cité par Mabillon et qui, malheureusement, a disparu dans l'incendie de la bibliothèque de Saint-Rémi, quelque temps avant la Révolution, cette reine carolinienne, épouse de Lothaire, pouvait encore lire dans les litanies et le calendrier les noms de Salaberge,

abbesse morte le 22 Septembre, et de tous les siens : Anstrude, sa fille, abbesse morte le 17 Octobre, Gandoin, son père, mort le 30 Octobre, Boson, son mari, mort le 7 Mai, Bodon, son frère, évêque le 28 Juin, Baudoin, son fils, lévite et martyr, le 8 Janvier (32).

Encore en 1789, on pouvait voir en l'église Saint-Jean-Baptiste, une lourde châsse où reposaient Salaberge digne de vénération et Eustaise, Anstrude, Boson, Baudoin et Bodon (33). A la cathédrale, dans le trésor, on conservait également, dans un vase doré, une relique de Salaberge, le voile d'Anstrude, et dans un reliquaire à pied rond, à toit en écaille de poisson et supporté par quatre statuette d'argent, une côte d'Anstrude (34).

Si la vie de Salaberge a été écrite à la demande de sa fille Anstrude et de l'évêque Omotarius, qui succéda à Madalgarius, vers 681, par un auteur anonyme, donc presque contemporain (35), il semble bien que la vie d'Anstrude qui existait encore avant la Révolution au monastère Saint-Jean ait été écrite également par un presque contemporain, étant donné l'exactitude des noms des personnages, des faits historiques et des détails de la règle colombanienne.

S. MARTINET.

BIBLIOGRAPHIE

- 1) Larose : Essai généalogique sur la famille de Sainte Salaberge. Épinal, s. d.
- 2) L'Abbaye royale Notre-Dame de Jouarre (T. I, p. 25) : Les origines et le I^{er} siècle de l'abbaye.
et Luc d'Achery et Mabillon : Acta sanctorum ordinis S. Benedicti, T. II, p. 306.
- 3) Sainte Salaberge, T. V, vita. — Luc d'Achery et Mabillon : Acta sanctorum ordinis S. Benedicti, T. II, p. 406.
- 4) L'Abbaye royale Notre-Dame de Jouarre, T. I, p. 35.
- 5) Vita : Mabillon, T. II, p. 405 et suivantes.
- 6) Martinet : Fédération des Sociétés Savantes 1968 « Sainte Salaberge et les cultes païens à Laon au VII^e siècle ».
- 7) Vita p. 409.
- 8) Ch. Westercamp : L'histoire des bâtiments de la Préfecture de l'Aisne et manuscrit 166 bis Hermann.
- 9) Manuscrit 166 bis, f. 95 et 96, Hermann : « Les miracles de Notre-Dame de Laon », livre 3, chapitre 22.
- 10) Westercamp.
- 11) L'abbaye royale Notre-Dame de Jouarre, T. I, p. 45.
- 12) Vita Salaberge, Mabillon p. 408.
- 13) Manuscrit 260, f. 110. Notre-Dame de Laon et manuscrit 262, f. 26.
- 14) Abbaye royale Notre-Dame de Jouarre, T. I

- 15) Manuscrit 423, le livre des roues d'Isidore de Séville, explicit Dulcia.
- 16) Manuscrit 341, f. 244.
- 17) Manuscrit 260, f. 183, vita : Anstrude.
- 18) Manuscrit 260, f. 110 v. de vita Salaberge.
- 19) Manuscrit 260, f. 110 v. de vita Salaberge.
- 20) Manuscrit 260, f. 185.
- 21) Tessier : Le baptême de Clovis, p. 240.
- 22) Manuscrit 260, f. 187.
- 23) Chronique de Fredegaire, p. 667-668.
- 24) Manuscrit 260, f. 189 et 189 v.
- 25) Vita Agilberti (Mabillon A.S. S.B., T. II, p. 325).
- 26) Manuscrit 260, f. 190.
- 27) Manuscrit 341.
- 28) Manuscrit 260, f. 190 v. et 191.
- 29) Manuscrit 260, f. 191.
- 30) L'Abbaye Notre-Dame de Jouarre, T. I, p. 43, sur l'autonomie temporelle des monastères colombaniens à l'égard des évêques.
- 31) Charte de Charles le Chauve, 5 mai 877, Compiègne. Charte en faveur de Sainte Marie de Compiègne.
- 32) Manuscrit 341, obituaire cathédrale.
Salaberge, f. 244 10 kal Octobre.
Anstrude, f. 265 16 kal Novembre.
Boson, f. 108 mon. mai.
- 33) Chanoine Souplet - abbé Henry : « Sainte Salaberge, abbesse de Richecourt et Saint-Jean de Laon », Verdun, 1956.
- 34) Manuscrit 410 bis : inventaire du trésor de la cathédrale de Laon en 1523, publié par E. Fleury.
 - Un vase d'argent suspendu à la deuxième couronne reliquaire relique de Sainte Salaberge, de Sainte Anstrude sa fille et du voile de celle-ci, p. 30.
 - Un reliquaire à pied rond surmonté d'un pinacle à 4 côtés, ciselé en forme d'écaillés de poisson, autour duquel sont assises quatre statuettes d'argent, contenant une côte de Sainte Anstrude, p. 37.
- 35) Wyard : « Histoire de l'abbaye Saint-Vincent », p. 22.



Les grands Révolutionnaires de l'Aisne et leurs pays natalS

(suite)

Camille DESMOULINS

Lucie Simplicie *Camille Benoît Desmoulins* naquit le 2 mars 1760 à Guise. Il était le fils du lieutenant civil et criminel du